



LES FORCES SPIRITUELLES



L'AMOUR, FORCE COSMIQUE



Nous avons, depuis longtemps, perdu le sens élevé des mots dont nous nous servons le plus souvent, et cela n'est pas un des moindres motifs de l'abaissement de l'esprit public. Tout ce qui touche à l'amour est plus particulièrement victime de cette prostitution des idées grandes et pures qui devraient nous être sacrées. La conception toute matérialiste des choses dont meurt la pensée collective ne veut connaître, sous ce vocable, que la rencontre des sexes, et encore sans tenir compte de ce qu'il y a de sacré dans l'acte qui transmet la vie et donne à un être les moyens de poursuivre son évolution.

Les peuples que nous estimons — sans cause, d'ailleurs — inférieurs à nous, nous considèrent, à ce point de vue, comme des êtres dont la pensée basse ne saurait s'élever dans le domaine spirituel, et notre prestige n'y gagne rien. C'est que nous ne comprenons plus à quel point nous faisons partie de l'ensemble des forces et des êtres, à quel point nous ne saurions nous en dissocier. Nous nous sommes persuadés que nous devrions nous considérer seulement du point de vue de notre personnalité, avec le sentiment qu'elle pouvait se suffire à elle-même. Rien n'est plus inexact que cette conception. Ce qui fait la beauté de nos sentiments et de nos forces, c'est justement qu'ils nous unissent profondément à tout ce qui vit et qu'un être ne peut, sans mourir spirituellement, se considérer comme isolé du reste de la Création.

C'est pour exprimer les différences profondes qui existent entre toutes les modalités de l'amour que la plupart des religions ont donné plusieurs

noms et plusieurs aspects à la divinité représentative de ce sentiment. Nous prendrons les noms grecs comme le plus généralement usités. Il y a trois Vénus: l'Ouranienne, la Génitrice et la Vulgaire. Elles président à l'attraction universelle, au lien familial, à l'acte même qui donne la vie.

L'attraction universelle est cette force par laquelle un équilibre harmonieux existe entre les tendances également puissantes et opposées qui existent au sein des êtres, entre les molécules comme entre les corps célestes, car une même disposition se laisse observer dans les atomes d'un corps et les divers astres qui composent un système solaire. Deux forces luttent continuellement à l'intérieur de ces organismes, du plus vaste jusqu'au plus petit: la force centripète qui est celle de la pesanteur et qui attire toute chose vers un centre et la force centrifuge qui la projette sans cesse de ce centre vers une périphérie qui deviendrait infinie et indéfinie si les deux mouvements ne s'équivalaient aussi exactement qu'ils font. De là provient le cours des astres qui entourent l'astre central d'une ronde immortelle, toujours la même et toujours variée. Cette loi que Newton a formulée pour nous était connue des Sages de l'Antiquité. Ils avaient fait un dieu du *Tourbillon* qui anime l'Ether et les astres qui s'y meuvent; c'était un secret de leur initiation et, ce secret ayant été en partie révélé par Socrate, on se rappelle avec quelle férocité Aristophane le raille dans les *Nuées*, l'accusant d'impiété, de méconnaissance des dieux, non, comme pensa le vulgaire, parce qu'il inventait des dieux pour détrôner les dieux anciens, mais parce que, ren-

dant impersonnels ces Dieux à qui la foule était accoutumée, il risquait de les faire paraître si lointains que nous étions sans devoirs envers eux.

Ce tourbillon, cette danse qui s'enroule autour de l'astre-roi, c'est la Vénus Ouranienne qui en dirige l'enchaînement. Elle a créé entre les choses des attractions et des répulsions dont les affections humaines sont une modalité infiniment restreinte. La continuité des effets de ces attractions et de ces répulsions nous empêche bien souvent de leur accorder l'attention qui nous les ferait admirer, de même que nous ne savons plus attacher nos regards sur la beauté de la fleur qui s'ouvre ou du grain qui germe. Ce sont des phénomènes quotidiens. Nous ne savons plus regarder que ce dont nous sommes surpris et c'est pourquoi nous vivons sans amour et sans admiration parmi le spectacle constamment renouvelé des prodiges naturels.

Cet amour, cette beauté dont nous devrions être frappés sont le domaine de Vénus Ouranienne et, par elle, nous atteignons à cette philosophie de la Nature qui nous montre la Volonté Divine dans toutes les manifestations des lois cosmiques. Et, si nous étions moins distraits en ce qui touche cette connaissance si nécessaire des rapports existants entre toutes les choses créées, nous verrions qu'il existe entre elles des choix, des répulsions, des convenances qui ressemblent à des sentiments personnels et qui devraient nous faire penser, non à la froide indifférence à laquelle nous voulons croire, mais à des amours, à des haines, à des luttes que l'on constate, en effet, pour peu qu'on se donne la peine d'y apporter de l'attention.

Pour nous rendre compte de cette vérité, nous ne devons pas oublier que les mêmes lois régissent tous les êtres, ce qui fait de la création un poème merveilleusement conçu et exprimé. Si nous étudions consciencieusement le corps et le cœur humain, nous pouvons découvrir les lois par quoi sont dirigés les grands phénomènes cosmiques. La manifestation de ces lois n'est pas la même pour les êtres doués de mouvement volontaire que pour ceux qui doivent attendre une impulsion extérieure, mais c'est le même processus. Encore, en refusant le mouvement volontaire au minéral ne sommes-nous pas certains le moins du monde d'être dans la réalité. Le lent, le patient travail des cristallisations qui portent des molécules à travers la masse solide au point où elles doivent se trouver pour réaliser une harmonie plus parfaite a de quoi nous plonger dans l'admiration. De même, certains corps ont pour d'au-

tres une attraction qui a toutes les violences de la passion amoureuse et même de la plus véhémente, car peu de choses y résistent. Il suffit de se rappeler avec quelle avidité l'acide sulfurique s'empare de l'eau en quelque endroit qu'il la rencontre pour lier cette image à celle de la passion dévoratrice.

Mais, si les affinités chimiques peuvent nous apporter cette image du désordre, les phénomènes cosmiques nous montrent, au contraire, de quelle beauté peut se parer l'attraction quand elle ne contrevient pas aux règles de la divine harmonie. Ce n'est pas en vain que Dante mentionne « l'Amour qui meut le Soleil et les autres étoiles ». Contrairement à ce que l'on a trop de tendance à imaginer, le Moyen-Age savait infiniment de choses, et les sciences les plus abstraites, pour être moins répandues qu'elles le sont aujourd'hui — souvent bien inutilement — faisaient partie de l'instruction donnée aux adeptes.

Comme une ardente joie épanouit la fleur que le soleil chauffe, la force centrifuge projette les mondes comme elle fait pour les molécules des corps, mais la pesanteur les ramène les uns et les autres à leur centre et les mouvements qui naissent de ces impulsions contradictoires sont si parfaits qu'ils semblent une immobilité. Ainsi, le désir d'une vie active éloigne le cœur de son objet de prédilection, mais le véritable amour le ramène sans cesse vers ses préférences et, quelles que soient ses activités, il semble n'en avoir pas d'autre que l'expansion de son amour.

Du haut en bas de l'échelle des êtres, une même loi est en vigueur : chaque atome est un petit monde qui subit les mêmes actions qui dirigent le Cosmos. La coupe de certaines pierres très dures révèle des zones concentriques formées de sphères plus ou moins grosses dont l'examen montre une même disposition. En toutes choses, le même rythme attire et repousse toutes les parties par une sorte de danse musicale qui nous comble d'admiration. Cela, c'est l'Amour à l'état le plus abstrait ; mais si nous voulons en voir les effets dans la splendeur de leur dynamisme magique, nous devons considérer ce que l'attraction des sexes complémentaires peut donner de magnifique et d'harmonieux.

Quand vient la saison des amours, bien que la force qui entraîne les générateurs les uns vers les autres soit la plus puissante qui existe, il semble que la Nature prenne un soin extraordinaire d'en accroître et d'en assurer les effets. La plante est, par elle-même, un poème de grâce et de force. Ses feuilles sont d'une forme exquise et d'une

couleur douce aux yeux comme si elles nous indiquaient par là combien elles nous sont bonnes et utiles. Rien n'est plus vivifiant que le calme et l'ombre des bois. Cependant, quand le Printemps ramène la saison où les générations se renouvellent, un mystérieux travail s'accomplit qui nous donne le summum de beauté où le végétal peut atteindre.

La moindre fleur est un poème où tout concourt au même but : la perpétuité de l'espèce. La forme, la couleur, le parfum, rien ne paraît trop délicieux à la Nature maternelle pour l'accomplissement de ces noces. Ce ne sont pas seulement les fleurs de serre ou de jardin, les fleurs que l'homme a torturées pour les embellir qui nous apportent ce sujet d'enchantement ; les plus petites fleurs de l'herbe sont des prodiges de beauté. J.-J. Rousseau a écrit sur la fleur du pois une de ses plus belles pages. Il aurait eu sujet d'en faire autant avec l'iris qui se mire dans les ruisseaux, avec l'égline si fraîche sur ses branches encore épineuses, avec la pensée qui lève un visage humain tracé sur le velours de ses pétales vers les caresses du soleil. Il en est de plus mystérieuses encore. Qui a pu oublier, l'ayant respirée une seule fois, l'odeur miellée des chatons du saule et des franges vertes du frêne ? Une grâce singulière pare ce dernier arbre dont la fleur est soyeuse comme une chevelure. Qui a pu, sans admiration, assister aux noces de la valisnérie ? La fleur mâle et la fleur femelle sont sur deux pieds différents ; l'épousée enroule sa tige au fond de l'eau verte et, sur un appel mystérieux, la déroule pour venir cueillir à la surface le pollen émis par le mâle. Une fois la fécondation accomplie, elle enroule de nouveau les anneaux de sa tige et va subir dans le secret l'incubation de son fruit. Chez les palmiers, c'est le vent qui porte le pollen du mâle jusqu'à la femelle.

Si le végétal peut se parer de tant de grâces extraordinaires, on peut bien penser que l'animal ne demeure pas en reste et qu'il cherche aussi à éblouir et à charmer celle qu'il doit rendre mère. C'est dans le temps de la parade que les oiseaux se parent de leurs couleurs les plus riches, chantent de leur voix la plus savante. C'est généralement le mâle qui fait tous les frais du charme. La femelle est assez parée par la fonction qui lui est confiée. Mais le mâle s'embellit avec le faste le plus recherché. Les taches du rouge-gorge et les ailes miroitantes du geai prennent leurs couleurs les plus vives. Le rossignol, le pinson, le linot, le merle se livrent à leurs vocalises les plus souples. D'autres chantent aussi avec un moindre succès,

mais le rossignol jette à la nuit de mai, tout embaumée d'acacias en fleurs, une mélodie si ardente qu'elle enivre la nuit parfumée et mêle sa langueur à celle des arômes. D'autres font plus encore. Ils ont, pour leurs noces, des parures qui disparaissent aussitôt l'hymen accompli. Il faut avoir vu les chevaliers combattants avec leurs fraises de plumes, leurs collerettes dentelées, se livrant des combats que les femelles daignent suivre d'un regard coquettement intéressé pour comprendre quelle importance la fonction créatrice de la famille peut prendre dans le monde.

La parade passée, le rossignol se tait, le combattant perd sa collerette emplumée, la fleur mâle se fane, quelquefois l'insecte mâle meurt, laissant à la femelle le soin de placer en lieu sûr la précieuse descendance. Tout ce feu d'artifice coloré, toutes ces fusées de chants, tous ces délices de parfums disparaissent dès que la perpétuité des races est assurée. La Nature ne voulait pas autre chose. Ce qui doit vivre vivra.

Au point de vue matériel, l'Amour, c'est la continuité de la vie. S'il se place d'un autre point de vue, il s'égare sur une route qui s'éloigne du Bien et de la Vérité. Entre les deux Vénus, celle du ciel et celle des nids et des corolles, reste la génitrice qui apporte son aide à la vie sociale. L'homme a créé autour de son union génératrice des rites qui en assurent la durée et le caractère sacré. La famille, cellule primitive de la cité, est fondée sur ces rites. Il ne faut pas croire qu'ils se soient multipliés et compliqués du fait de la civilisation. Bien au contraire, des peuples que nous considérons comme sauvages ont des lois, des cérémonies dont la complication nous étonne. Il en est où les fiançailles durent plusieurs années et, pendant ce stage, la chasteté la plus rigoureuse est obligatoire, aussi bien pour le garçon que pour la fille et, s'ils empiétaient sur leur union avant qu'elle soit consacrée, ils seraient tenus pour sacrilèges. Cette Vénus sociale est la créatrice de la vie des cités et des peuples. Ici encore, l'amour accomplit sa fonction d'harmonisateur et de créateur. Sans lui, rien n'existerait de ce qui donne et transmet la vie, que ce soit dans la beauté du monde matériel, dans l'ordre du monde social, dans la radieuse harmonie du monde cosmique, reflet de la pensée divine. Toutes les lois naissent de lui, même les lois coercitives, car il saurait exister de loi qui ne soit appuyée sur une sanction.

Henri DURVILLE

L'AMOUR, RÈGLE INITIATIQUE



Touets les initiations sont basées sur l'évolution humaine qu'elles ont pour mission d'effectuer harmonieusement, profondément, jusqu'à la parfaite éclosion de l'être dont le but est de se rapprocher du Divin, d'y pénétrer, de s'y fondre, de n'être plus qu'une étincelle consciente dans un océan de splendeur.

De quelque manière qu'on oriente sa pensée, on découvre à quel point l'amour est mêlé à la vie humaine, sur quelque plan qu'elle se place. Notre évolution ne peut se faire qu'en ce monde et nous ne pouvons pénétrer en cette vie que par l'amour qui, même s'il n'est pas absolument sincère dans tous les actes de l'union, l'est toujours dans le moment où l'enfant est conçu. Cette pensée confère à l'amour, même dans ses formes les plus vulgaires, un caractère sacré.

On s'occupe actuellement de la condition physique des conjoints mais on ne pense pas suffisamment à leur condition morale et moins encore à l'idée qu'ils se font de leurs devoirs dans l'accomplissement d'un acte dont les conséquences peuvent offrir une telle gravité. Cependant, nous héritons aussi bien de l'état psychique de nos descendants que de leur santé bonne ou mauvaise et Dieu sait avec quelle difficulté on se débarrasse, au cours de la vie, de ce psychisme malfaisant.

Ce qui rend cette difficulté presque insurmontable, c'est le peu de gravité que l'on apporte en ce que l'on nomme actuellement l'amour. A peine peut-on voir en lui cet « Invincible Eros » dont parle Sophocle; à plus forte raison ne saurait-on le comparer à l'amour de Dante pour Béatrice, amour qui dirigea toute sa vie et le conduisit jusqu'au faite de la plus entière initiation. Il est à peine utile de préciser qu'un tel amour n'a rien de charnel. Et même s'il avait été conjugal, avec les rencontres matérielles qu'un tel amour comporte, ces étreintes, même délicieuses, n'auraient été qu'un accessoire à l'union intime des âmes, la manifestation d'un sentiment et d'un accord qui aurait bien pu exister et durer sans elle.

Si nous considérons l'union, qu'elle soit purement spirituelle ou qu'il lui soit donné de se réaliser matériellement, comme un moyen d'élévation de l'âme, nous en trouvons d'innombrables exemples dans l'histoire aussi bien que dans la

littérature. Tantôt c'est l'homme et tantôt la femme qui dirige l'autre vers les hauteurs, mais ils ne peuvent s'entendre que sur les sommets.

Prenons quelques exemples dans la fiction ou dans l'histoire purement spirituelle pour illustrer ce que je dis. Faust, qui est tout intelligence, mais non dégagé du désir charnel, rencontre et séduit Marguerite. Par le sophisme constant du démon, par ce raisonnement captieux qui plait si fort à nos vaniteux, il est parvenu à croire que son plaisir est la seule loi, qu'il a pu ravager l'existence de cette pauvre et douce fille, l'abandonner au déshonneur, au crime, à la mort parce qu'il est un homme supérieur (on ne disait pas encore un surhomme) et que, de ce fait, tout lui est dû. Cependant, Marguerite n'a cessé d'aimer, de prier pour lui, de pardonner comme fait sans cesse l'amour, pour déçu et martyrisé que nous puissions l'imaginer. Dieu, qui fit grâce à Madelaine « parce qu'elle avait beaucoup aimé » et accueillit la Samaritaine encore qu'elle eût connu sept hommes et vécu encore dans le péché avec un homme qui n'était point son mari, Dieu pardonna à la pécheresse « qui se nomme Marguerite », il la reçoit pour son amour et pour son repentir et quand Faust, ayant réalisé tous les vœux de son ambition, arrive, enfin, à cette heure inévitable où tout être doit rendre compte de sa vie, c'est la pécheresse qui la rachète, qui paie de sa douleur et de son pardon les fautes que ce sage trop humain a commises contre elle et contre sa conscience.

Cette merveilleuse figure de Marguerite nous montre l'amour sous son aspect le plus simple. La fillette du peuple a été captivée par le savant qui parle bien; ni ambition ni cupidité ne se sont mêlées à l'abandon qu'elle a fait d'elle-même. C'est ce qui mérite sa grâce.

Riche aussi de ce qu'elle donne, Grisélidis est l'épouse dans sa plus parfaite expression. C'est aussi une pauvre fille. Le comte de Saluces a voulu l'épouser; elle s'est longtemps refusée comme ne méritant pas de porter ce nom glorieux. Cependant, elle accepte. Les pompes d'une cour ne la surprennent ni l'enivrent; elle y reste simple comme une fleur. Cependant, la méchanceté se donne carrière contre elle; on ne veut voir que de l'intérêt dans l'amour qu'elle porte à son époux, puis à sa fille; on amène le comte de Sa-

luses à tenter les plus redoutables expériences; il lui retire l'autorité de sa maison, puis les parures de son rang, puis l'éducation de sa fille. Sa piété sans défaillance, la continuité de sa résignation en font une involontaire critique vivante de l'entourage, on obtient, enfin, qu'il la chasse; elle retourne sans mot dire dans la maison de ses parents. Il lui tend un nouveau piège, car les années ont passé sans atteindre cette âme noble: il lui demande de venir organiser tout au château pour la réception d'une nouvelle épouse, plus jeune et plus belle qu'elle était lors de ses noces. Elle obéit sans récrimination. C'est seulement quand son époux la prévient enfin que toute cette histoire n'était qu'un jeu cruel, que la fausse épouse est sa fille, qu'elle laisse voir quelques larmes.

Plus haut encore, nous verrons l'exemple de Béatrice Portinari. Elle était l'image de toutes les grâces spirituelles qui l'enrichissaient plus encore que sa puérile beauté. Dante, à peine adolescent, la vit et l'aima toute sa vie bien qu'elle fût morte avant d'avoir jamais encouragé cette passion. De loin, il entendit une voix qui lui disait: « Ton adorable Dame est morte! » et cette révélation n'était que trop vraie. Mais l'image de cette créature parfaite ne l'abandonna pas à travers les chagrins de sa vie tourmentée. Et lorsque, parvenu « au milieu de la vie », découragé de la lutte, désolé par l'exil, il songea au suicide, c'est la pensée de Béatrice, c'est son regard venu des cieux qui l'arrêta sur cette voie sans issue et lui montra vers quels pièges il se précipitait dans sa lassitude et dans son erreur. Il n'était pas permis à cette créature angélique de descendre jusqu'aux abîmes, mais elle envoie vers Dante le maître qui pouvait le mieux diriger, ce Virgile qui, païen, put prévoir l'incarnation du Christ et dont toute la poésie est déjà empreinte d'une émotion si chrétienne. C'est Virgile qui conduit Dante jusqu'au dernier cercle de l'Enfer, jusqu'à l'Enfer de glace où Satan s'acharne sur les traîtres. C'est Virgile qui le fait sortir de l'Enfer et le conduit au Purgatoire et ne s'efface que devant les envoyés du ciel où il n'a pas le droit de pénétrer.

Mais où la mort fictive vient de perdre ses droits en les accomplissant, la traversée des cieux demande un autre guide et c'est Béatrice elle-même qui le dirige, à travers les pétales concentriques de la rose de feu au cœur de laquelle brille la croix lumineuse. Lui-même décrit cette ascension et comment le soutient son guide: « Béatrice, dit-il, regardait en haut, et moi je regardais en elle ».

C'est la même situation que celle de Faust à l'égard de Marguerite, mais ici, la perfection et la sainteté remplacent la pénitence. C'est toujours « le féminin éternel » qui soutient l'homme dans la voie de son perfectionnement complet comme il a soutenu ses premiers pas sur cette terre pleine de dangers et d'épreuves, car la valeur d'un amour de femme peut se mesurer à la part de maternité qu'il contient.

Ce n'est donc pas sans cause que toutes les initiations ont comparé la possession de la Sagesse et de la Vérité suprême à la possession de la Bien-Aimée. Innombrables sont les textes qui apparentent ces deux aspects de la joie, mais le plus connu est certainement le *Cantique des Cantiques*, attribué à Salomon. La préface d'Esnest Renan à sa traduction du *Cantique* est singulière par sa compréhension trop personnelle d'un texte saint entre tous au regard des Kabbalistes et même des simples lecteurs. Pour lui, cette églogue passionnée se borne à exprimer les transports de l'amour charnel. Et, pour préciser sa pensée, il admet que les jeunes filles récitaient ces ardents dialogues pour les noces de leurs amies. Il faut croire que les jeunes filles d'Israël étaient alors fort averties.

Malheureusement pour cette interprétation fantaisiste, le *Talmud* (*Sanhédrin*, p. 101, a) affirme que ce livre est saint et que, si l'on considère le *Cantique* comme un simple poème, qu'on y prenne plaisir comme à un livre érotique, « on attire le malheur sur le monde ». Il ne faut pas profaner l'amour et c'est pourquoi une œuvre qui eut son moment de célébrité, le *Dialogue d'Amour* de Léon Hébreu, ayant révélé les plus graves mystères est aussi maudit comme ayant déchaîné des châtiments sur le monde et, spécialement, le mal vénérien qui se jeta sur l'Europe dans le même moment où ce livre paraissait.

Ce n'est pas en vain que de profondes analogies existent entre l'amour charnel et la fusion de l'âme dans la contemplation de Dieu. Non seulement les mystiques chrétiens l'ont exprimé dans les effusions de leurs extases, mais les païens eux-mêmes s'en sont rendu compte. Quand nous avons étudié l'*Odyssée*, nous avons vu que c'est toujours une femme ou une déesse qui ouvre au voyageur les portes de l'initiation et qui l'amènerait à sa réalisation parfaite s'il acceptait de devenir dieu. Mais, dans une réalité presque aussi belle que la fiction, nous trouvons une femme donnant les directives nécessaires à l'un des plus magnifiques esprits qui aient jamais existé. Relisez le *Banquet* de Platon. Socrate lui-même vous

montrera comment ce fut une hétéra, initiée aux mystères de l'amour, qui lui enseigna quelle différence absolue et quelles ressemblances non moins définitives unissent et séparent l'amour et l'initiation. Elle fait d'Eros le fils de Poros (l'abondance, la plénitude) et de Pénia (la vacuité, la misère). De ce fait, le dieu est, à la fois, le désir et celui qui désire et l'objet de ce désir. Il est donc, ajoute Socrate, la transition entre le possible et le virtuel, entre le virtuel et le réel, entre le latent et le patent.

Si nous le considérons comme tel dans la vie réelle, nous sentirons combien une attraction purement charnelle doit s'éteindre par sa seule réalisation, car, une fois obtenue, il n'y a point de motif pour qu'elle se renouvelle, ayant donné tout ce qu'elle possédait et ne pouvant offrir rien d'autre à l'amour lui-même qui est tout désir. Mais, dès que nous dépassons ce stade, nous entrons dans l'inépuisable monde de l'esprit où le désir ne saurait s'abolir par la satiété, puisque la satiété ne peut exister dans l'Infini sans cesse en voie de création et de renouvellement. L'Amour, qui commence par se croire dirigé seulement vers un objet limité, ne peut trouver qu'en Dieu son entière satisfaction. C'est ce que signifie la possession de l'éternelle Bien-Aimée, c'est-à-dire de la Sagesse, première créature de Dieu.

Dans cette Sagesse, qui est Ordre, Harmonie, Vie évolutive, toutes les possibilités sont vivantes. Nous pouvons donc dire que l'Amour parvenu à son plein assouvissement résout l'antinomie entre le Moi et le Non-Moi, donne l'Absolu à ce qui est relatif et l'Infini à ce qui est limité et transitoire. Cette éblouissante joie est le sommet de l'initiation et, bien qu'il faille la mériter aussi bien dans la formation de l'esprit que dans celle du cœur, il est vrai aussi de dire en parlant d'elle: « Le Royaume du Ciel est à ceux qui le ravissent ». L'aigle de Ganymède est le symbole de ce ravissement. L'élue qui s'abandonne à ce vol magnifique tombe dans un océan de lumière comme attiré par une force de pesanteur, c'est ce qu'exprime une âme sainte en disant: « Mon poids, c'est mon amour ». Seul l'amour, seule l'exaltation complète du cœur révèle une âme prédestinée. Cet amour insatiable, que seul Dieu peut combler peut être trouvé aussi bien sur le chemin de l'étude que sur celui de la charité. Il y sera rencontré fatalement par celui qui cherche en esprit car il est *la seule chose nécessaire* que Jésus indiquait à Marthe comme la plus parfaite voie.

Anne OSMONT



L'AMOUR & LA PAIX

Dans les moments cruels que nous vivons, nous ne pouvons nous empêcher de penser que les nations sont toutes prises d'une singulière maladie qui les empêche de voir les choses telles qu'elles sont. Chacun voit dans l'expansion de son voisin une entrave à son propre épanouissement et on n'imagine pas autre chose, pour arriver à une solution équitable de la question, que de recourir aux armes et de créer un désordre, un désastre encore plus grand que ceux dont nous pâtissons. L'Europe a complètement perdu le sens de l'équilibre et de l'harmonie qui furent si longtemps son apanage et son moyen de maîtrise. A lire certains manifestes, on se croirait revenus au temps d'Attila ou de Nabuchodonosor. Il faudrait, cependant, bien peu de chose pour ramener sinon le bonheur, qui est chose infiniment complexe, du moins la paix entre les peuples, c'est-à-dire la possibilité de vivre.

Il faudrait, pour en arriver à une solution si nécessaire, seulement un peu d'amour, un peu de cette compréhension qui provient d'une affection raisonnée ainsi qu'on en éprouve entre frères. Cette affection n'a pas l'enthousiasme romantique de la passion, elle est clairvoyante, mais, si elle ne nous ferme point les yeux sur les défauts des autres, elle ne nous cache pas davantage leurs besoins et ce que nous pouvons, ce que nous devons faire pour y obvier. En bien des cas, il suffirait de se mieux connaître, d'échanger quelques mots encourageants, pour éviter les catastrophes, mais les nations, comme les êtres humains, ne se croient libres qu'en molestant de plus faibles, ne se croient fortes que si elles abusent de leur puissance jusqu'à ce qu'un plus puissant les terrorise à son tour.

Pour nous, qui plaçons toutes nos ambitions sur le terrain spirituel, nous nous étonnons d'une

telle forme de pensée. Nous savons, et tout le prouve que, aussi longtemps que l'on envisagera seulement les forces matérielles, tout ne saurait manquer d'aller à la dérive, car le propre de la force est d'être inconsciente et, le plus souvent, sans âme.

C'est seulement quand on laissera intervenir les Forces spirituelles que nous pourrons nous attendre à une amélioration. Nous apportons et d'autres encore plus que nous — une singulière âpreté à ne pas vouloir discuter les griefs vrais ou faux qui nous séparent. Cependant, il faudra bien en venir là. Pourquoi donc attendre que d'irréparables désastres se soient produits? C'est une chose effroyable de semer la mort dans le monde pour des motifs de vanité ou de cupidité. On veut être le premier, le plus fort. On ne songe point à devenir le plus intelligent ou le plus sage.

Mais, dans des cas semblables, il n'est qu'une sagesse, une intelligence valables, et c'est l'amour qui nous le donne. Cet amour, si nous le voyons seulement comme pouvant satisfaire nos passions, est peu de choses, mais il a un tout autre pouvoir. Son domaine est celui de l'harmonie, et cette harmonie, son but est de la faire régner entre tous les êtres, aussi bien personnels que collectifs. Si nous pouvions nous rendre compte de ce que serait un monde régi par l'amour, nous ne voudrions pas admettre que la violence soit possible. On dit assez dédaigneusement que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Est-il donc impossible d'écrire l'histoire autrement qu'avec le sang et le feu? L'histoire des progrès sociaux et intellectuels, l'histoire de la sagesse serait-elle donc si dénuée d'intérêt que nous lui préférerions l'universel massacre? Toute initiation, toute connaissance véritable nous défend de penser ainsi. L'Égypte, qui savait beaucoup de choses, ne fut pas un peuple guerrier et ne consentit à la guerre que pour arrêter l'invasion. Aussi lui devons-nous l'une des plus belles civilisations qui aient existé et la transmission la plus complète de la vérité initiatique.

C'est de cette vérité que devraient se pénétrer les maîtres du monde, ceux, surtout, qui sont toujours disposés à l'agression. Est-il, cependant, un titre plus doux et plus durable que celui de Père de son peuple? Des rois, et non des moindres, des chefs, et des plus respectés, se sont réjouis d'une telle appellation et ils ont voulu, surtout, doter le monde de plus de beauté, de plus de sagesse, d'une plus grande somme de bonheur pour chacun. Il suffirait de penser ainsi, de voir les perspectives infinies que nous ouvrirait

une ère d'amour pour écarter les dangers, pour éteindre les bruits de guerre.

H. D.



NOTRE COURRIER

Les troubles du sentiment sont la cause la plus fréquente du malheur dans le monde où nous vivons, et c'est très souvent de ce côté que nous arrivent des appels au secours. Heureux quand nous pouvons y répondre! Un adepte et ami nous écrit à ce propos:

« Mon cher Maître,

« Je vous devais la lumière, car par vous j'ai, enfin, connu une orientation toute nouvelle de la vie, puis je vous ai dû la santé; maintenant, c'est le bonheur que vous venez de me rendre. La crise qui s'est produite dans mon ménage est la plus ordinaire du monde, mais cette constatation ne me consolait nullement quand j'ai cru tout perdre. Ma femme est sensiblement plus jeune que moi, elle est gaie et charmante et son aspect joyeux attire le regard. Nous vivions très heureux quand un homme est venu chez nous, un esprit intéressant et qui ne manquait pas de charme. Mais c'est un de ces êtres égoïstes à qui le bonheur des autres fait ombrage. Il enchantait ma femme, l'étourdit de sophismes, lui fit sentir que sa jeunesse se perdait auprès de moi dans une existence sans éclat, tandis que... Je fis la sottise de me montrer jaloux, d'où l'accusation de l'empêcher de se divertir honnêtement. Les choses en vinrent au point qu'on parla de séparation. J'y aurais consenti, la mort dans l'âme, si j'avais cru à son bonheur, mais je n'avais pas confiance en cet homme — et j'avais raison.

« C'est pourquoi, unissant ma prière à celle des adeptes au moment de l'Invocation, je demandai aux Forces spirituelles de m'aider en cette occurrence, acceptant à l'avance ce qui arriverait. Huit jours ne s'étaient pas écoulés avant que l'enchanteur se soit démasqué plus complètement que je n'aurais pu le rêver. Une très petite, mais significative, indécatesse montrait à ma femme ce qu'était l'âme de ce séducteur. La pauvre enfant en a conçu la plus profonde horreur et s'est accusée et excusée cent fois plus que je désirais. Grâce à Dieu, rien de grave n'était advenu. L'homme est parti et le bonheur est rétabli; mais certainement je n'aurais pas eu cette joie, si les Forces spirituelles n'avaient agi ».

Voici un autre fait qui montre l'amour sous un aspect différent:

« Mon cher Maître,

« Vous connaissez notre famille, je n'ai pas à vous la décrire; vous comprendrez donc quelle a été ma tristesse quand j'ai vu que mon fils cadet s'éloignait de nous et que ses pensées prenaient une direction

faite pour déplaire à son père aussi bien qu'à moi. Il a été bien facile de savoir sous quelle influence le changement s'était produit, et cela encore était une cause d'inquiétude. La personne qui se posait en guide n'était pas de celles qu'on épouse et, quand j'ai voulu parler à l'enfant avec toute la tendresse possible, je l'ai trouvé cabré et plein de réticences. J'ai eu peur pour lui, car c'est un esprit extrême. Nous étions au désespoir, car cet enfant est intelligent et bon et nous avons basé sur lui de bien grandes espérances. Que faire? C'est mon mari qui m'a conseillé de lui faire porter, même à son insu, la médaille de l'Ordre eudiaque. Je l'ai écouté et le salut est venu bien étrangement. La dame a trouvé la médaille, l'a tournée en dérision, ce que mon fils a écouté avec une certaine impatience, mais sans répondre. Ce silence a enhardi la personne qui a cru pouvoir me prendre à partie en termes ironiques. Il s'en est suivi une discussion qui a ramené mon fils à la maison, d'autant plus tendre qu'il se sentait des torts et aspirait à les réparer. Sa désillusion a été vive, mais notre affection la guérira. »

Ici encore, nous voyons la force de l'amour qui n'est pas seulement le plaisir à qui l'on donne ce nom. Le véritable amour est une source de bonheur et d'harmonie, non de haine et de querelles.



LES LIVRES :

Le Mystère de l'Amour

par M. Henri DURVILLE

M. Henri Durville expose dans cet ouvrage toute la théorie constructive de son enseignement. C'est pourquoi il en a réservé la lecture pour ceux de ses adeptes qui sont parvenus au seuil des grades majeurs. Il a pensé avec sagesse que de telles pages ne devraient pas être livrées à la curiosité de tous, car elles n'atteindraient pas ainsi le but pour lequel elles sont écrites. Il ne faut pas qu'une vaine curiosité ris-

que de leur attribuer un sens moins élevé que celui qu'elles cachent.

Le Mystère de l'Amour n'est donc accordé qu'aux Eudiastes s'étant astreints à de longues années de formation et d'initiation. Il en sera, cependant, accordé quelques rares exemplaires à de hautes personnalités qui se sont déjà fait connaître dans la voie initiatique ou par leurs recherches personnelles en ce qui concerne la maternelle Egypte. Encore ces quelques exemplaires ne seront-ils attribués qu'après approbation du Synèdre ou Suprême Conseil de l'Ordre Eudiaque. Il ne conviendrait pas que de tels enseignements fussent placés en des mains indignes ou même, seulement, distraites. Elles doivent être considérées par ceux qui les liront comme une lumière éclatante apportée par la Science et la Sagesse sur les Mystères les plus secrets de la vie cosmique, personnelle et sociale, telle qu'un adepte peut la comprendre quand il a reçu sa parfaite Initiation.

(Deux beaux volumes formant un ensemble de près de 800 pages, très abondamment illustrées; prix: 175 fr.; port et taxe d'armement, France: 13 fr., étranger: 27 fr. 50; recommandation en sus: France: 1 fr., étranger: 2.50; en vente à nos bureaux).

LES FORCES SPIRITUELLES

pour la protection et la guérison

Paraît mensuellement

Prix du n°: 1 fr. 75 (par poste, France: 2 fr., étranger: 2 fr. 25. — Abonnement annuel, taxe d'armement comprise (à partir de Janvier): France et Colonies: 22.25, étranger: 24 fr. 25.

Années précédentes: 1930 (3 n°s): 8 fr. (port et recommandation en sus, France: 1 fr. 25, étranger: 3 fr. 50). —

Années 1931 à 1938, chaque: 22.25 (port, France: 2 fr., étranger: 6 fr.; recommandation en sus, France: 1 fr., étranger: 2 fr. 25).

Henri DURVILLE, imprimeur-éditeur

36, Avenue Mozart, Paris, 16°.

Chèques postaux: Henri Durville, Paris 272.48.

Téléphone: Auteuil 48-25

Fondation Henri Durville

36, Avenue Mozart, PARIS (XVI°)

Téléphone: Auteuil 48-25

Traitement des maladies organiques et psychiques, des troubles mentaux et sentimentaux,

par la médecine psycho-naturaliste (agents physiques et psychiques, suggestion raisonnée, suggestion émotionnelle, auto-suggestion, magnétisme humain).

La FONDATION HENRI DURVILLE est située à Paris (16°), 36, Avenue Mozart (métro: Ranelagh). Communications rapides et faciles avec les principaux quartiers et les grandes gares de la capitale.

Les consultations sont données tous les après-midi de 1 heure et demie à six heures et demie, sauf dimanche et jours de fête.

Les applications de la *Médecine psycho-naturaliste* sont faites par un personnel spécialisé sous la direction de M. Henri Durville avec assistance médicale constante.